

Arlette GELABERT

Swing mortel à la Bretesche



Arlette Gelabert

Swing mortel à la Bretesche

© Arlette Gelabert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5082-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Ce n'était pas raisonnable, elle le savait, mais son corps crispé de souffrance et de révolte aspirait à se fondre dans la matrice originelle pour oublier ce qui la rongeaient depuis des mois. L'eau avait ce pouvoir magique sur elle, comme un baptême vous lave des péchés du monde. Elle était seule sur la petite plage de la « Bonne source » à Pornichet. À cette heure matinale où la nuit s'achevait à peine, il n'y avait aucun promeneur, même pour sortir le chien. La météo était aussi son alliée. Des rouleaux dignes des meilleurs spots de surf, semblables à ceux qu'on trouvait à Hossegor, dressaient un mur d'eau à quelques encablures du rivage avant de se fracasser dans un bruit de tonnerre.

Elle avait enfilé une combinaison de plongée intégrale qui couvrait sa chevelure et lui donnait l'aspect d'un animal marin. C'était une femme à la carrure presque masculine. On devinait des muscles aguerris sous la combinaison. Debout, face aux éléments déchainés, elle expulsa sa rage dans un cri qui se perdit dans les mugissements du vent. Puis elle rangea tous ses vêtements et chaussures dans un sac étanche qu'elle déposa contre le parapet loin des flots. Elle enfila ses palmes et entra lentement dans l'eau bouillonnante.

Malgré sa constitution de sportive, elle fut vite entraînée par la force des vagues et plongea vers le fond pour échapper à la furie de l'océan. Nageuse entraînée, elle pouvait rester en apnée plusieurs minutes. Mais elle avait du mal à lutter contre la puissance de la tempête. Happée par les vagues, elle banda ses muscles pour remonter à la surface, un goût âcre de sel et de bile dans la bouche, les poumons prêts à exploser. Puisant dans ses dernières forces, elle regagna enfin la plage et s'écroula sur le sable.

Les yeux fermés, la respiration haletante, dans son justaucorps gris foncé, on aurait dit une baleine échouée. Lorsqu'elle eut enfin retrouvé un rythme cardiaque apaisé, elle entreprit de se déshabiller. Retirer une combinaison de plongée est toujours difficile, mais là, chacun de ses gestes était douloureux. Les séquelles de son combat aquatique accablaient chacune des parcelles de son corps malmené. Enfin libre de toute entrave, elle étendit les bras, rejeta en arrière sa longue chevelure brune délivrée de son casque néoprène et émit un son rauque, à mi-chemin entre le rire et les sanglots.

Debout, la peau ruisselante éclairée par l'aube naissante, elle ressemblait à une déesse offrant sa nudité dans un rituel païen. Les premières lueurs du soleil

irisaient sa peau et faisaient ressortir le galbe de ses seins ronds et généreux. La lumière suivait la courbe de ses hanches et le fuselage de ses longues jambes. Telle une statue, elle ne bougeait plus et s'était tue. Des larmes glissaient maintenant sur son visage tandis qu'elle murmurait un prénom que le vent emporta au loin.

Personne dans son entourage n'aurait pu deviner, en la voyant toujours majestueuse et maîtresse d'elle-même, à quel point les événements de ces derniers jours l'avaient perturbée et fragilisée. Il lui semblait que le monde autour d'elle tanguait comme un bateau livré à lui-même. Sa machinerie mentale était en train de s'enrayer. Elle se sentait tiraillée par des injonctions contradictoires et ne parvenait plus à maintenir le cap qui avait toujours été le sien jusqu'à présent.

Après s'être rhabillée, elle jeta un dernier regard sur l'océan, de longues minutes à scruter la masse mouvante et sombre dont elle s'était extraite. Peut-être aurait-elle dû laisser les abysses l'engloutir ? C'en serait terminé de son combat.

Le regard rivé sur la petite glace au-dessus du lavabo de la salle de bain, Joël scrutait le mec qui lui faisait face. Pas un Apollon à coup sûr. Le front barré de sourcils noirs épais, surmonté d'une tignasse bouclée et indisciplinée du même noir que les sourcils, le nez droit, épaté à la base, le teint mat pour ne pas dire olivâtre, la bouche charnue, voilà à quoi ressemblait l'individu dans le miroir. Heureusement ses yeux bleu pâle brillaient d'un éclat fascinant, presque étrange, dans toute cette noirceur méditerranéenne. Il haussa les épaules d'un air fataliste, tira la langue à son double et se mit à rire.

« Peuchère, si elle croit qu'elle va me manger tout cru la Bretonne. Je vais lui montrer, moi, qu'à Marseille, nous ne sommes pas des guignols d'opérette ».

À son arrivée la veille à la brigade de recherche de Pontchâteau, la Commandante Agnès Le Guellec l'avait reçu dans son bureau, seul à seul, loin du regard de ses futurs collègues. D'entrée de jeu, le ton avait été offensif et leur entrevue avait pris rapidement la tournure d'un duel Bretagne contre Provence.

— Je vous préviens, Lieutenant Grimaud, ici on ne joue pas les cow-boys. Le Breton est un être posé, qui réfléchit avant d'agir, respectueux des règles et des citoyens qu'il protège.

Il avait répondu du tac au tac avec son accent chantonnant.

— Reçu Commandant. Le Marseillais est un être convivial, ouvert, qui a le sens de l'équipe et moi je ne joue qu'à la pétanque.

Agnès avait souri imperceptiblement. Sous ses airs abrupts se dissimulait un grand sens de l'humour. Elle avait apprécié le sens de la répartie du jeune homme. Elle préférait avoir affaire à un collaborateur qui a de la personnalité plutôt qu'à un novice qu'il lui faudrait superviser comme une nounou. La recrue qu'elle récupérait lui semblait bien un peu jeune, à peine plus de trente ans, mais elle n'avait pas eu le choix. Leur brigade s'était trouvée essorée, en effectif plus que réduit, entre le départ à la retraite de l'officier Frachon, le décès accidentel d'un jeune OPJ¹ en moto et le congé maternité d'une autre. Ce n'est pas qu'ils aient eu un volume phénoménal d'affaires criminelles à traiter, mais trois personnes de moins d'un coup se faisaient cruellement sentir dans l'organisation du poste. Le nouveau semblait plutôt éveillé et ses états de service très élogieux,

bien qu'elle se méfiât des gens du sud et des Marseillais en particulier.

Bon, elle n'était pas très fière d'avoir ainsi bousculé son nouveau Lieutenant. Mais elle était ainsi, directe et sans langue de bois. Les circonvolutions de langage et les ronds de jambe n'étaient pas son fort, ce qui parfois lui avait causé du tort dans l'exercice de son métier. Son apparence reflétait son caractère. Grande, brune, les yeux bleu foncé, la cinquantaine assumée, Agnès en imposait par sa haute stature, des épaules bien taillées et un visage carré qui lui donnaient un air viril. Ce bloc de granit était adouci cependant par une bouche sensuelle et un teint clair et lumineux. Ceux qui avaient la chance de la côtoyer en dehors du boulot connaissaient également sa chevelure longue et voluptueuse qu'elle maintenait en chignon serré pendant le service.

Pour le moment, Joël n'avait pas le privilège de fréquenter l'Agnès voluptueuse. Il avait peu apprécié le ton légèrement railleur et cinglant avec lequel elle avait stigmatisé ses origines marseillaises. Après sa première journée de boulot, coincé entre la paperasse et la paperasse, il avait ressenti le besoin d'espace, de liberté. Les locaux de la brigade, plutôt modernes et fonctionnels, n'en étaient pas moins étouffants pour un garçon habitué au grand air qui était entré dans la carrière pour aller sur le terrain, nourri par les exploits de héros de roman comme le commissaire Adamsberg², personnage énigmatique et torturé, Gabriel Lecouvreur³, animal marin⁴ dont il se sentait assez proche, et surtout l'inspecteur Dalgliesh⁵, le seul flic-poète de sa connaissance à qui il vouait une admiration totale. Joël était un romantique. Il envisageait la traque des méchants comme une sainte mission et se voyait comme un justicier des temps modernes.

Il avait roulé jusqu'à Saint-Nazaire pour découvrir l'océan. La mer lui manquait, l'horizon bleu, le chant des coques et des mâts de bateaux dans le port de Marseille. La ville l'accueillit sous un ciel baudelairien, chargé de nuages. Il avait déambulé sur le front de mer où il n'avait trouvé hélas qu'une masse d'eau grise retirée loin du bord laissant la place à l'odeur puissante des algues brassées par la marée, odeur peu agréable pour ses narines habituées aux parfums de la garrigue et des pins maritimes. Cependant, il avait admiré les cabanes à carrelot aux couleurs bariolées délavées par le vent, le sel, l'iode. Il regrettait de n'être pas muni de jumelles pour observer le ballet des mouettes au large. Les oiseaux plongeaient parfois au ras de l'eau avant de se poser dans d'incessants cris éraillés qui valaient bien ceux des balbuzards en méditerranée. Parti de la plage de Villes-Martin, ses pas le menèrent à l'autre bout du front de mer, vers la place

du commando, au bout de la jetée ouest d'où il admira l'élégance du Pont qui reliait Saint-Nazaire à St Brévin. La haute structure traversait l'eau comme un serpent de lumière. Il avait lu qu'un autre serpent existait de l'autre côté du pont, une structure métallique elle aussi, réalisée par un artiste chinois, recouvert à marée haute. Il se promettait de découvrir cette attraction quand il aurait du temps libre.

Après la chaleur étouffante de la journée, un crachin serré venu de l'océan charriait des nuages noirs. Toute couleur avait disparu du paysage et quelques minutes plus tard des trombes d'eau se déversaient sur lui. Il avait couru se réfugier dans un restaurant repéré lors de sa promenade, mais « Le Transat » qui surplombait le littoral, était à plus de cinq cents mètres de la Place du Commando. Il arriva trempé, le moral en berne, maudissant sa mutation dans un pays aussi inhospitalier. Comme chaque fois que la mélancolie l'assailait, il se sentait une faim de loup, de mer, bien entendu ! Il commanda six huîtres de Mesquer, un filet de lieu jaune au beurre de ciboulette, le tout arrosé d'un muscadet des coteaux Sèvre et Maine, histoire d'appivoiser cette terre qui l'accueillait à coup de préjugés et d'averses.

Tandis que Joël soignait son vague à l'âme en finissant de déguster une crêpe caramel beurre salé, pour clore son diner couleur locale, Agnès avait retrouvé avec plaisir la quiétude de la longère qu'elle habitait à la sortie de Pontchâteau sur la route de Sainte-Anne-sur-Brivet. Retirée au fond d'une impasse, à quelques kilomètres du bourg, elle avait eu un coup de cœur pour cette bâtisse de pierres au toit de chaume typique. Elle l'avait achetée malgré des travaux importants pour moderniser et rendre la maison habitable, travaux qu'elle avait réalisés en partie elle-même. Fille et sœur de marin, elle naviguait depuis l'âge de dix ans dans la baie d'Audierne d'où elle était originaire. À bord d'un voilier, il faut savoir tout faire et elle adorait bricoler. En poste depuis quinze ans à Pontchâteau, elle avait transformé la vieille maison abandonnée en un lieu chaleureux, cosy.

Bien assise dans le canapé de velours, les jambes repliées, un verre de bordeaux à la main, Agnès respira profondément, refoulant les tensions de la journée. L'arrivée de son nouveau Lieutenant la préoccupait. Consciente de l'accueil glacial et peu protocolaire qu'elle lui avait réservé, elle se dit qu'elle rattraperait le coup plus tard. La pluie battait les carreaux. Elle n'avait pas allumé le plafonnier, pas même la grosse lampe art déco posée sur la table basse. Seules les lumières de l'aquarium éclairaient la pièce d'un halo diffus. Elle

aimait s'absorber dans l'observation des poissons qui évoluaient devant elle et savourait ce moment de tranquillité aquatique. Elle avait choisi un volume maximal – 600 litres. On pouvait faire le tour de l'imposante table, plantée au milieu du salon, sur laquelle cet océan miniature était posé. Tout un monde sous-marin reconstitué. Le fond de l'aquarium était tapissé de plantes foisonnantes et mouvantes, aux couleurs allant du vert fluo au marron foncé, en passant par des rouges flamboyants. Certaines se balançaient comme des lianes, d'autres comme le limnophila ressemblaient à des pompons de majorette. D'autres encore offraient aux poissons qui s'y cachaient, une forêt de tiges raides et touffues. Fougères ou laitues aquatiques, nénuphars géants, mousses, toute cette flore abritait des variétés étonnantes de poissons, des vifs-argents minuscules et insaisissables, des poissons-clowns, des monstres miniatures, des moustachus, des rayés, à pois, aux yeux globuleux, aux nageoires translucides comme les ailes des fées, de toutes les couleurs, bleu électrique, orange, rouge, noir, jaune citron, de toutes les formes, ronds, ovales, en triangle ou en étoile, jusqu'au petit cheval des mers, hippocampe gracieux au long museau et à la queue en tire-bouchon.

Dans la pénombre de la pièce, elle pouvait s'imaginer comme le Commandant Nemo contemplant le fond des mers à bord du Nautilus. Sa rêverie l'entraîna vers un besoin irrépressible d'entendre la voix de son amour. Après deux sonneries de téléphone, la voix chaude et grave lui répondit :

— Allo, ma douce, comment vas-tu ?

— Fatiguée. J'avais besoin de t'entendre.

Agnès soupira. Il fallait qu'elle ressente un véritable désir de réconfort pour faire ce genre d'aveu. La réponse lui fit comme toujours l'effet d'un baume rassurant.

— J'ai pensé à toi toute la journée. Je t'ai envoyé de bonnes ondes pour conjurer les nuages qui ont obscurci le ciel. Tu n'as pas d'ennuis au moins ?

Le ton était tout à la fois inquiet et paisible. Agnès rit.

— Non, juste un Marseillais qui vient de débarquer à la brigade. Un petit jeune que j'ai un peu secoué.

— Fais attention à toi ma belle. Je voudrais te tenir dans mes bras, t'embrasser, j'ai soif de toi, de ta peau, de ton odeur. Quand viens-tu chez moi ?

— Bientôt. Moi aussi j'ai envie de te voir. J'ai hâte d'enfouir mon nez dans

ton cou, de humer ta peau, de croquer tes lèvres. Cette semaine, c'est un peu chargé. Je dois mettre le « moussaillon » à la coule et organiser mon équipe. À la fin de la semaine, promis, je ne suis pas de service. Je m'invite pour le week-end dans ton antre.

Agnès s'était lovée dans le canapé, un sourire béat aux lèvres. La conversation se poursuivait dans un murmure enamouré, entrecoupé de soupirs, de rires, de mots brûlants, légers comme des bulles, graves comme des promesses. D'un geste machinal, elle avait dénoué sa chevelure et sa main caressait les longues mèches brunes, les étirait, les enroulait. Inconsciemment elle enfouit son nez dans ses cheveux comme l'aurait fait l'être aimé lorsqu'ils étaient ensemble.

— Je t'embrasse partout. Est-ce que tu sens mes baisers au creux du cou, à l'intérieur de ta nuque ? Là, je descends le long de ta colonne jusqu'au bas des reins. Tourne-toi que j'embrasse ton ventre. Ma bouche remonte, s'empare de tes seins que je tête.

Agnès avait fermé les yeux. Ses doigts suivaient la courbe imaginaire d'un corps qu'elle connaissait par cœur. Son souffle s'accéléra. Elle sentait une onde de chaleur sourdre dans son entrejambe. Elle soupira et rouvrit les yeux pour se délivrer du vertige qui la saisissait. L'amour agissait sur elle comme un charme puissant. Elle s'y sentait comme dans une prison délicieuse où elle aurait aimé passer le reste de sa vie.

— Je t'aime.

Elle raccrocha, un sourire béat aux lèvres. L'amour la rendait idiote et languide comme une guimauve. Et Dieu sait si elle était amoureuse.